

Chapitre 2, « Le fond »

(Si c'est un homme, pages 26 à 27)

Alors, pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme. En un instant, dans une intuition prophétique, la réalité nous apparaît : nous avons
5 touché le fond. Il est impossible d'aller plus bas : il n'existe pas, il n'est pas possible de concevoir condition humaine plus misérable que la nôtre. Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux ; si nous parlons, ils ne nous
10 écouterons pas, et même s'ils nous écoutaient, ils ne nous comprendraient pas. Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que, derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste.

15 Nous savons, en disant cela, que nous serons difficilement compris, et il est bon qu'il en soit ainsi. Mais que chacun considère en soi-même toute la valeur, toute la signification qui s'attache à la plus anodine de nos habitudes quotidiennes, aux mille petites choses qui nous
20 appartiennent et que même le plus humble des mendiants possède : un mouchoir, une vieille lettre, la photographie d'un être cher. Ces choses-là font partie de nous presque autant que les membres de notre corps, et il n'est pas concevable en ce monde d'en être privé, qu'aussitôt nous
25 trouvions à les remplacer par d'autres objets, d'autres parties de nous-mêmes qui veillent sur nos souvenirs et les font revivre.

Qu'on imagine maintenant un homme non seulement privé des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement de
30 tout ce qu'il possède : ce sera un homme vide, réduit à la

souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité : car, il n'est pas rare, quand on a tout perdu, de se perdre soi-même ; ce sera un homme
35 dont on pourra décider de la vie ou de la mort le cœur léger, sans aucune considération d'ordre humain, si ce n'est, tout au plus, le critère d'utilité. On comprendra alors le double sens du terme « camp d'extermination » et ce que nous entendons par l'expression « toucher le fond ».

INTRODUCTION

| Situer le passage

Ce texte, situé dans le chapitre intitulé « Le fond », marque le moment où les détenus réalisent la condition qui les attend. Ils sont arrivés à Auschwitz dans l'ignorance de leur sort, après un voyage atroce. Après avoir été dépouillés de toutes leurs affaires personnelles, ils ont dû se doucher, passer à la désinfection, mettre des godillots à semelles de bois et revêtir des vêtements misérables. En voyant les autres, chacun constate ce qu'il est devenu. Ce chapitre est en outre une sorte d'introduction à ceux qui vont suivre.

| Dégager des axes de lecture

L'extrait expose au lecteur de façon précise et détaillée la manière dont on peut déshumaniser un homme. Mais l'auteur s'interroge également sur la possibilité de faire comprendre au lecteur une réalité aussi étrangère, et tente de lui donner les moyens de le faire.

PREMIER AXE DE LECTURE

LA DÉMOLITION D'UN HOMME

| Démolir, exterminer un homme

L'auteur nous dit qu'il veut, dans ce passage, faire comprendre ce qu'il entend par les termes « camp d'extermination ». On distingue généralement les camps de concentration, où les détenus étaient

soumis à un travail épuisant, et les camps d'extermination, où les déportés étaient mis à mort dès leur arrivée. Auschwitz était un camp « mixte » : les arrivants considérés comme inaptes au travail étaient directement envoyés dans les chambres à gaz de Birkenau. Ils y étaient exterminés au moyen d'un gaz insecticide, le zyklon B : autrement dit, ils n'avaient pas plus d'importance que de la vermine. Mais ce n'est pas ce que le narrateur entend ici par « extermination » : il fait partie de ceux qui ont été « sélectionnés » à l'arrivée et dont le travail allait être exploité dans le camp avant une mort quasi certaine (l'espérance de vie moyenne ne dépassait pas quelques semaines). Ce qu'il veut exprimer par le terme *extermination*, c'est qu'on peut *démolir* un homme, détruire son humanité, sans le tuer. Dans les camps nazis, cette déshumanisation était essentielle, car elle permettait ensuite de décider de la vie ou de la mort des détenus sans aucun état d'âme, puisqu'ils n'étaient plus vraiment des hommes.

Le fond

L'expression « toucher le fond » qui apparaît à la ligne 39 et par laquelle se termine l'extrait évoque l'image de la noyade, de l'engloutissement dans l'univers du Lager. C'est une métaphore que l'auteur reprend souvent : ainsi, dans le chapitre 9 où il utilise les termes « naufragés » et « rescapés », ou encore dans le chapitre 11, lorsqu'il cite le dernier vers du poème de Dante (« [...] jusqu'à temps que la mer fût sur nous refermée », p. 123). Les détenus entrevoient soudain, comme s'ils pouvaient lire l'avenir, le sort qui les attend. L'image du « fond » revient avec l'expression « il est impossible d'aller plus bas » (l. 5). Ils sont déjà moins que le plus misérable des mendiants et plus rien ne leur appartient (l. 6-7), pas même leur corps (l'image du crâne rasé en est le symbole). Mais ils pressentent que leur condition à venir sera inférieure à celle des esclaves : on leur ôtera et la parole et leur nom (l. 10-12), qui sera remplacé par un numéro. En les privant de leur nom c'est leur identité qu'on leur enlève, et ils réalisent qu'il leur faudra lutter pour la conserver. Toute la suite du récit est annoncée dans le premier paragraphe du texte.

La rupture de tous les liens

L'entrée dans le camp s'accompagne d'une rupture de tous les liens avec le passé. L'auteur la compare souvent à l'entrée en enfer : il y a un avant et un après radical. Celui qui pénètre dans le royaume des ténèbres est mort, il n'a plus aucun rapport avec le monde des vivants, il n'est plus qu'un damné parmi d'autres. La suppression de toutes les petites choses que chacun d'entre nous porte avec lui peut sembler peu importante. Apparemment, ce n'est pas d'un mouchoir, d'une lettre ou d'une photo que dépend notre identité. Mais ne plus avoir de mouchoir, c'est perdre une partie de sa dignité : ainsi, au chapitre 10, les candidats à l'examen de chimie sont inquiets (« [...] nous devons comparaître devant quelque blond docteur aryen en espérant ne pas avoir à nous moucher, parce que lui ne sait peut-être pas que nous n'avons pas de mouchoir [...], p. 110). La « vieille lettre » ou la « photo d'un être cher » (l. 21-22) qui se trouvent dans notre portefeuille nous relient à notre passé, à quelqu'un d'autre. Celui a perdu ces menus objets risque de se perdre lui-même, de ne plus avoir aucun rapport avec l'homme qu'il était avant. *Exterminer* un homme, ce n'est pas seulement le tuer, c'est d'abord le priver de son humanité.

Un « homme vide »

Déjà les détenus n'ont plus que l'apparence d'hommes, ils sont transformés en fantômes, en pantins misérables. L'avenir qui les attend est une pure survie biologique (la souffrance et le besoin), dont la pensée est absente. Ils devront renoncer à la dignité qui s'attache à la personne humaine, car il leur faudra être prêts à tout pour rester en vie, même à renier leurs valeurs morales. Ils ne seront plus que des animaux ou des choses dont on peut user et abuser. Ils seront traités comme de purs moyens : ceux qui sont encore utiles survivront, ceux qui sont trop faibles pour travailler seront éliminés.

DEUXIÈME AXE DE LECTURE

LE SOUCI DE FAIRE COMPRENDRE

La difficulté du témoignage

Le *nous* revient fréquemment dans le texte, mais il revêt des sens différents. Dans le premier paragraphe, il désigne les détenus (l. 1, 4, 7, 8, 9, 10, 11...). Dans le deuxième, il renvoie aux hommes « normaux » (« les mille petites choses qui nous appartiennent », l. 19-20). Entre ces deux *nous* en apparaît un troisième, celui de l'auteur qui s'adresse directement au lecteur : « Nous savons, en disant cela... » (l. 15). Ce troisième *nous*, pluriel de modestie, est en réalité un *je*. L'auteur se met à la place du lecteur pour poser un problème essentiel : comment comprendre cette épreuve si on ne l'a pas vécue ? Comprendre, comme le dit Primo Levi dans l'Appendice (p. 211), c'est « mettre en soi », se mettre à la place de quelqu'un, s'identifier à lui. Le lecteur ne peut s'identifier à l'« homme vide » (l. 31) décrit ici et, nous dit l'auteur, « il est bon qu'il en soit ainsi » (l. 16), formule surprenante puisqu'elle marque un constat d'échec concernant la mission du témoin. Personne, en effet, ne peut souhaiter à autrui de vivre une telle expérience, et si seuls ceux qui l'ont vécue peuvent la comprendre, il est préférable que la majorité des hommes ne la comprenne pas.

Faire comprendre malgré tout

Pourtant, l'auteur ne renonce pas et, après cette remarque, il s'adresse au lecteur en reprenant les mêmes termes que ceux de l'injonction du poème liminaire (« Considérez si c'est un homme... », p. 9) : « [...] que chacun considère en soi-même », nous dit-il ici (l. 16-17). Il demande au lecteur de faire un effort d'imagination et, en même temps, il cherche à lui faciliter la tâche en faisant appel à un sentiment familier. Chacun d'entre nous, en effet, a pu éprouver le sentiment d'une perte après la disparition d'une photo ou d'une lettre. Si le lecteur ne peut se transporter directement dans l'univers du Lager, il peut au moins se représenter ce qu'il ressentirait s'il lui arrivait d'égarer toutes les petites choses auxquelles il tient. À partir

de là, l'auteur lui demande d'extrapoler : s'il perdait à jamais non seulement la photo des êtres aimés, mais encore tout lien avec eux, non seulement son mouchoir, mais encore sa maison... Ainsi rapproche-t-il de nous l'expérience du déporté.

CONCLUSION

Face à l'horreur des camps de concentration et d'extermination, chacun se demande : comment peut-on massacrer des hommes comme on exterminerait des poux ? Primo Levi nous apporte ici un début de réponse : il « suffit » pour ce faire de les transformer d'abord en « hommes vides », démunis de tout. On pourra ensuite décider de leur vie ou de leur mort d'un cœur léger. Dans ce passage du chapitre 2, nous rencontrons déjà l'interrogation essentielle du récit de Primo Levi : le déporté est-il un homme ?